

Partant des théories esthétiques déjà bien connues, l'ouvrage développe des aspects moins étudiés comme la relation à la musique. Ainsi l'épopée de Bodmer sur Noé aurait fait l'objet d'une composition musicale par Johann Philipp Kirnberger. L'accent est alors mis sur la culture musicale et l'art du *Lied* à Zurich. Cet aspect permet d'échapper à une analyse uniquement historique, littéraire et philosophique pour y ajouter la dimension musicale. Avec Füssli, la peinture aussi est présente, ce qui s'impose puisque la revue de Bodmer et Breitinger était dédiée à la peinture.

Cet ouvrage présente donc un éventail assez complet de la vie culturelle dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle à Zurich : histoire, philosophie, esthétique, peinture, musique, et présente à ce titre un intérêt certain. Vu le nombre important d'auteurs (32), nous ne pouvons citer leurs noms ici. Il nous suffira de remarquer que sont réunis les principaux spécialistes du domaine et que les jeunes chercheurs ont pu eux aussi apporter de nouveaux éclairages à cet aspect des Lumières. — M.-H. QUÉVAL

Konstantin Ju. LAPPO-DANILEVSKIJ. — *Gefühl für das Schöne : Johann Joachim Winckelmanns Einfluss auf Literatur und ästhetisches Denken in Russland.* Bausteine zur Slawischen Philologie und Kulturgeschichte. Reihe A : Slawistische Forschungen, Bd. 57 (Köln, Weimar, Wien, Böhlau Verlag, 2007, 476 S.).

En consacrant sa thèse d'habilitation à la réception de Winckelmann en Russie, Konstantin Ju. Lappo-Danilevskij a produit un travail fort utile en ce qu'il éclaire un pan jusqu'alors quasiment inexploré des études winckelmanniennes et, au-delà, de l'histoire du néo-classicisme en Europe. Pour la seule période 1750-1850, objet du présent ouvrage, le corpus rassemblé par l'auteur permet de se convaincre de l'étendue de cette réception et donc de la nécessité de cette enquête : on trouve des échos directs de la toute première publication de Winckelmann, les *Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke* de 1755, dès 1756 dans la correspondance de Jacob Stählin, membre allemand de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg. A partir de cette date, les références winckelmanniennes ne cessent de se multiplier, que ce soit dans l'évocation de la statuaire antique ou plus généralement dans l'énoncé de principes esthétiques. Deux institutions ont joué dans cette diffusion un rôle clef : l'Académie des beaux-arts de Saint-Petersbourg, dont les membres — au premier rang desquels le prince Dimitri Alexeïevitch Galitzine (ou Golitsyne) — ont dès sa fondation en 1757 activement contribué à la diffusion de références néo-classiques, ainsi que l'université de Moscou, où enseignent des professeurs allemands qui, tels Johann Gottfried Reichel, étudient et propagent les œuvres de Winckelmann. Mais l'ouvrage montre également que Winckelmann n'a pas agi seulement par ses textes. Figure bien connue des voyageurs européens, l'antiquaire allemand a servi d'interlocuteur ou de guide à de multiples aristocrates russes séjournant à Rome et apparaît donc, plus ou moins directement, dans de nombreux documents de voyage (récits, correspondances, mémoires, etc.). Il fut par exemple en contact avec Ivan Ivanovitch Chouvalov, co-fondateur de l'université de Moscou, qui séjourna plusieurs années à Rome à partir de 1767 et envoya à l'Académie de Saint-Petersbourg des moulages de statues dont le choix était très directement dicté par des critères winckelmanniens.

Ce rapide aperçu permet de saisir l'étendue, mais aussi la complexité de la tâche. Complexité linguistique tout d'abord : dans l'Empire de Russie, la réception des textes winckelmanniens s'effectue longtemps par le moyen d'éditions allemandes ou françaises. Ce n'est qu'à partir de 1791 qu'apparaît un corpus de

traductions russes de quelques-uns de ces textes, elles-mêmes quasiment toutes effectuées à partir de traductions françaises. La première traduction russe quasi complète de l'œuvre majeure de Winckelmann, la *Geschichte der Kunst des Altertums*, parue pour la première fois en allemand en 1764 et traduite trois fois en français avant 1800, ne paraît qu'en 1890. Ce panorama complexe fournit un terrain particulièrement riche pour l'étude des phénomènes qui accompagnent le passage d'un texte d'une aire linguistique à une autre : rôle central des « traductions de traductions », indifférence (initiale ou progressive) à la notion de version « originale », stratification des discours critiques, phénomènes d'adaptation et de transformation etc. Cette fascinante complexité linguistique se double d'une complexité d'ordre méthodologique : les œuvres de Winckelmann ont très rapidement été largement diffusées en Europe, de sorte que les lettres européennes bruissent dès le dernier tiers du XVIII^e siècle et pendant une longue partie du XIX^e siècle encore de leurs échos. Mais ces échos ne sont pas toujours explicites — beaucoup s'en faut — et relèvent plus de l'allusion ou de la variation sur des motifs winckelmanniens que de la référence directe, témoignant d'une lecture précise. Pour rendre compte de ce phénomène ample, Konstantin Ju. Lappo-Danilevskij a choisi de retracer, comme l'indique le sous-titre de son ouvrage, « l'influence » de Winckelmann sur la littérature et la pensée esthétique russe, une catégorie large, dont les limites sont parfois difficiles à cerner. L'ouvrage apporte cependant la preuve que cette difficulté peut être surmontée. — É. DÉCULTOT

Friedrich SCHILLER. — *Écrits sur le théâtre.* Introduction, traduction et notes par Gilles Darras (Paris, Les Belles Lettres, collection « Bibliothèque allemande », 2012, 358 p.).

On connaît bien en France certains écrits théoriques et poétologiques de Schiller, en particulier les *Briefe über die ästhetische Erziehung des Menschen* et l'essai *Über das Erhabene*, et plusieurs d'entre eux ont été récemment l'objet de premières traductions ou de retraductions (en particulier *Textes esthétiques*, 1998 ; *De la grâce et de la dignité*, 1998 ; *Poésie naïve et poésie sentimentale*, 2002). Une importante étude de Pierre Hartmann (*Du Sublime. De Boileau à Schiller*, 1997) porte sur son esthétique, et on rappelle volontiers une indéniable filiation kantienne, mais sans insister parfois suffisamment sur ce qui le sépare du philosophe de Königsberg. Les éditions de L'Arche ont également publié ces dernières années des (re)traductions de son œuvre dramatique.

En revanche, ses écrits sur le théâtre regroupés ici, trente et un en tout, n'avaient à quelques rares exceptions près jamais été traduits en français. De statuts et de longueurs fort divers, articles de « fond », préfaces de ses propres pièces (*Die Räuber*, *Fiesco*, *Don Carlos*, prologue de *Wallenstein*), comptes rendus (de pièces de Goethe, des *Mémoires* de Goldoni...), ils représentent pourtant un corpus essentiel car, en abordant Schiller par ses écrits sur le théâtre, on touche en fait à tous les pans de sa pensée, à son esthétique bien sûr, mais aussi à son anthropologie et à sa conception de l'histoire et du politique — tant sa réflexion sur le théâtre est un des principaux axes autour duquel s'organise sa réflexion théorique, qu'un ouvrage récent déclare « sous-estimée » (*Friedrich Schiller. Der unterschätzte Theoretiker*, hrsg. von G. Bollenbeck und L. Ehrlich, 2007). Élégamment traduits, ces textes sont précédés d'une présentation à la fois dense, claire et précise (que seul un familier de Schiller peut faire), qui souligne, en privilégiant nettement les « petits » textes, ceux qu'on ne cite guère (même dans les études en langue allemande), quelques fondements essentiels de la réflexion théâtrologique schillérienne. Schiller fut toute sa vie théoricien